

LE GRAND RAID: LE CAP-TERRE DE FEU

SHOW-BIZ SOUS LES TROPIQUES



« Le grand raid » a fait étape à Mogadiscio. Et Mogadiscio a regardé passer le convoi... Michel Bühler était là. (TVR, dimanche, 20.00)

« Vous avez vu les journalistes français ? » La question est sur toutes les lèvres en ce 23 décembre à Mogadiscio. En fait de « journalistes français », c'est toute l'armée du « Grand raid » qui a fondu sur la capitale somalienne encore engourdie par la sieste, pour l'émission diffusée le 13 janvier. Sept « Visa 4x4 » bariolées et un « Pinzgauer » en convoi, escorté par une voiture de la Sûreté nationale, ça se re-

marque dans une ville à moitié paralysée par une sévère pénurie d'essence.

Que font-ils ? « Ils tournent des films pour la TV. » Au fil des jours, on en saura plus : ils sont partis de l'Afrique du Sud il y a six semaines, ils font presque le tour du monde. Bon public, pas contrariant, les Somaliens trouvent ça très bien, tout en se demandant combien ça coûte. Les contacts entre population et « raiders » se li-

menteront d'ailleurs au strict nécessaire, c'est-à-dire aux impératifs de l'opération : produire un film (parfois un second de réserve) par semaine, plus une cassette de « récit d'étape » sur les aléas du voyage. C'est dire qu'aux repas les concurrents parlent choix de sujet, plan de montage et images rayées (on dit « scratchées ») plutôt que du pays traversé.

Et nos Suisses, là-dedans ? Ils vont bien, merci pour eux. « Le plus frustrant, admettent Alexandre Bochatay et Alain Margot, c'est de passer si peu de temps dans chaque pays. » Opinion partagée par tous les concurrents. « Mais on pensait que ce serait plus facile de trouver

Les concurrents suisses, Alain (à g.) et Alexandre. Ci-contre, Alex près du camion de dépannage

des sujets. On passe beaucoup de temps en voyage, sur des pistes défoncées. Dans la « Course autour du monde », les participants avaient un « parrain » dans leur pays, qui préparait le terrain, prenait des contacts, filait des tuyaux. Nous pas. » Les sujets se lèvent donc sur place, à la va-vite, sur la base d'une documentation... inexistante. Dans le meilleur des cas, les concurrents ont une amorce d'information ou un numéro de téléphone. « Contrairement aux apparences, on est moins encadrés, malgré une infrastructure beaucoup plus lourde. »

En trois ou quatre jours, il faut pêcher une idée, tourner, sonoriser, faire le duplex son avec Paris, vite finir les séquences de raccord, boucler le plan de montage qui sera effectué à Antenne 2 (à l'insatisfaction générale des auteurs). Et surtout, comme le leur a répété Jacques Antoine, le papa du jeu, ne pas refaire la « Course autour du monde ». Permission de fiction.

Les Suisses ne se le font pas fait dire deux fois et ont inauguré le genre au Zimbabwe. Résultat : derniers du classement. Ils ont pourtant décidé

de remettre ça en Somalie, remettant en scène leur personnage-caméléon de Rackham le Gum. Jeu dangereux, mais qui permet de contourner la difficulté, de trouver des comédiens du cru (puisque c'est l'un d'eux qui joue) et, accessoirement, de pallier au manque d'information sur la région. L'avis du jury ne semble pas les tourmenter, pas plus que les autres équipes: «A Paris, ils sont à côté de la plaque. Eux, ils entretiennent les références à la «Course autour du monde», ils manquent de fantaisie, ils sont complètement coincés. En plus, ils aimeraient qu'on ait davantage l'esprit de compétition, qu'on fasse monter les enchères. Mais, entre nous, l'esprit chauvin est plutôt faible, on s'entend bien.»

Car vu de Paris, «Spécial grand raid» c'est d'abord une opération de show-business destinée - entre autres - à regagner de l'audience sur le film du dimanche soir de TF1, et les concurrents le savent bien. «On est des employés de la TV comme les autres», constatent Alain et Alexandre, satisfaits pourtant d'être des employés qui font le tour du monde.

Le «Grand raid» joue d'ailleurs parfaitement le jeu, dramatisant les conditions du voyage, rajoutant du piment à l'occasion. Ainsi, Didier Régnier, le présentateur qui accompagne le périple, annonce de Mogadiscio que les équipes «viennent d'arriver, crevées,

nous n'avons même pas eu le temps de nous doucher avant la transmission!». Les pauvres.

En fait, nos valeureux aventuriers sont arrivés la veille et ont passé la nuit à l'hôtel. Aventuriers? Oui, mais point trop n'en faut, TV oblige. Alors qu'il n'y a plus une goutte de carburant dans les stations, alors que le litre d'essence se négocie au marché noir à 16 francs suisses (le dixième d'un salaire mensuel moyen), le «Grand raid» entame sa réserve de 2800 litres, octroyés par l'armée au tarif officiel (1,30 le litre): l'affaire a été conclue en septembre déjà par un éclairer éclairé.

Et comme l'aventure, même balisée, coûte cher, les concurrents portent déjà toute une série de produits frappés au sigle de l'émission (habits, lunettes, bagages) qui seront commercialisés sous peu. Sans compter les «Visa» dont une série limitée est prévue, dans la version «Grand raid».

Que garderont les Somaliens du passage de ce commando de boy-scouts télévisés? Une opération de relations publiques pour le gouvernement, l'étonnement teinté d'amusement pour le badaud. «Mais, ironise un réalisateur de la TV locale, ces gens tournent des films à leur propre sujet, parlent de leur propre travail, s'intéressent à leurs propres problèmes. Cela ne nous concerne pas beaucoup.»

Michel Bühner



En tournage à Mogadiscio, avec un comédien du cru

HUMEUR GILLES SCHNEIDER DÉVISSE

«*Enigmes du bout du monde*» sur TF1: un nouveau jeu plein de vrais risques. Faut-il vraiment en faire autant?

On n'est jamais content.

En 1984, c'était Philippe de Dieuleveult qui nous faisait battre le cœur sur A2 avec sa «Chasse aux trésors». L'émission était bien menée. Le meneur de jeu accomplissait exploit sur exploit, sautait d'hélico, plongeait dans des gouffres, jusqu'au succès final assuré à 80%. On applaudissait... Et pourtant quelque chose nous disait que l'aventure était trop belle pour être toujours vraie et qu'il y avait peut-être tromperie sous roche. Mais quoi? On ne le savait pas au juste. Une impression, seulement.

Aujourd'hui, c'est Gilles Schneider qui a repris sur TF1 le flambeau de l'aventure. Titre nouveau: «*Enigmes du bout du monde*». Champions en lice: des jeunes, éclatés aux quatre coins de la planète, qui sont chargés de nous remuer les sangs en réalisant des exploits impossibles. Résultat: une réalisation bien enlevée dont le mérite revient à Gilles Schneider, qui intervient depuis son Q.G. parisien.

Et cependant on n'est toujours pas satisfait.

Pourquoi? Pour une raison opposée à celle de 1984. Hier, la crédibilité péchait par défaut; aujourd'hui, elle pêche par excès.

Exemples puisés dans la première émission: une escalade à mains nues d'une paroi rocheuse du Vercors et un raid à motocyclette sur la bordure chaotique d'un volcan de l'île de La Réunion.

Dans les deux cas, ce sont des filles qui tiennent les brides de l'exploit. Deux filles resplendissantes de jeunesse

et amateurs intégrales, qui semblent se moquer du péril qui les entoure.

Or, c'est à ces deux filles dont la sécurité n'est nullement assurée (en dépit de l'hélicoptère qui tourne sur leur tête) que Gilles Schneider, chrono et règlements en main, va poser une demi-douzaine de questions-piège qui réclameraient, en d'autres circonstances, le maximum de concentration.

- Catherine, quelle est la définition du verbe dévisser?

(Et Catherine, à cet instant, est agrippée au-dessus du vide.)

- Marielle, pouvez-vous me dire la profondeur du cratère que vous surplombez?

(Et Marielle, à cette seconde précise, va perdre la commande de son engin et s'affaler parmi des roches.)

Vous vous rendez compte de l'exploit? Vous mesurez l'importance du DÉFI, que ces deux demoiselles du frisson sont invitées à relever?

On ne vantera jamais assez leur qualité sportive.

On frémira avec leurs parents au spectacle de leur audace.

Mais on se permettra surtout de recommander à Gilles Schneider - qui, de Paris, bien au sec, au chaud et en équilibre, organise ces époustouflantes sarabandes - de bien mesurer l'ampleur du risque qu'il fait courir.

La meilleure des émissions (et celle-ci est, parfois excellente) cesserait d'être recommandable si elle faisait régulièrement une trop grande part à notre passion sadique du drame et de la catastrophe. Louis Caro